

Jenny Hestermann, Inszenierte Versöhnung. Reisediplomatie und die deutsch-israelischen Beziehungen von 1957 bis 1984, Frankfurt a. M. (Campus Verlag) 2016, 290 S., 13 Abb. (Wissenschaftliche Reihe des Fritz Bauer Instituts, 28), ISBN 978-3-593-50615-9, EUR 29,90.

rezensiert von/compte rendu rédigé par
Dominique Trimbur, Paris

Le livre de Jenny Hestermann appartient à un genre renouvelé, revenant sur le rôle des personnes dans les relations internationales, à travers la place qu'occupent les visites réciproques dans les relations germano-israéliennes¹. Le sens RFA-Israël est privilégié, même si les passages d'hommes politiques israéliens en RFA fait également l'objet de développements. La thèse générale ne soulève guère d'objections: les visites, leur existence, leur fréquence, leur teneur, leur tonalité, sont à l'image des relations entre les deux pays et des intentions réciproques. Le recours au temps long permet d'observer l'évolution sur une période d'abord marquée par l'absence de relations diplomatiques, puis par la mise en place de visites régulières dans le cadre de relations »normales«, même si ce qualificatif ne s'applique guère à la situation précise.

Les relations entre la RFA et Israël sont dans un premier temps marquées par la forte réticence à ce que des contacts soient établis. Après de premières rencontres confidentielles, la *realpolitik* et la nécessité du moment conduisent à des pourparlers (en vue de l'accord de réparation), puis à l'institutionnalisation d'une présence israélienne en RFA (une mission commerciale), et enfin à la réalité d'échanges qui dépassent cet accord. Dans la première moitié des années 1950, les visites sont privées, placées sous le signe de la réconciliation: les personnalités ouest-allemandes autorisées à faire le voyage d'Israël le sont par récompense pour leur action de »justes« au cours de la guerre, ou leur engagement en faveur des réparations. La *realpolitik* conduit à un rapprochement politique, mais surtout militaire: les passages confidentiels de Shimon Pérès – directeur du ministère israélien de la Défense – auprès de son interlocuteur Franz Josef Strauß, en Bavière, donnent un cachet de mystère à ces contacts.

Dans la deuxième moitié des années 1950, on note une série de visites privées et officielles: selon l'auteure, leur but est de donner de l'Allemagne une meilleure image en Israël. Les sociaux-démocrates Erich Ollenhauer et Carlo Schmid y sont en 1957 et 1959 respectivement; l'ancien président fédéral, Theodor Heuss, s'y rend en 1960. Le président du Bundestag, Eugen Gerstenmaier, se rend en Israël en 1962 pour une visite officielle, suivi par Franz Josef Strauß en 1963. Au cours de ces diverses visites les personnalités ouest-allemandes rencontrent d'anciens Juifs

¹ Dans cette lignée, voir l'ouvrage récent de Dan Diner sur les premiers contacts germano-israéliens: *Rituelle Distanz – Israels deutsche Frage*, Munich 2015.

allemands ayant dû quitter le Troisième Reich, regroupés en associations d'originaires, des hommes politiques israéliens, prennent la parole devant des cénacles académiques, effectuent des visites destinées à se faire une idée des réussites du nouvel État; tout en n'oubliant pas la Terre sainte qu'est aussi Israël, en un pèlerinage ouvertement assumé de la part de personnes religieusement marquées.

Ces visites constituent une possibilité d'établir la confiance en une Allemagne fédérale démocratique, au clair avec son passé et ses responsabilités envers les Juifs et Israël, qui incarne cette »nouvelle Allemagne« promue par le Premier ministre Ben Gourion. Véritables opérations de propagande, elles sont préparées avec le chef de la mission commerciale israélienne de Cologne, et doivent également servir à renforcer l'information du public ouest-allemand au retour, en promouvant l'établissement de relations diplomatiques. Du côté israélien, le narratif sioniste y est exposé pour justifier l'établissement des Juifs en Palestine, et partant l'existence d'Israël; de même que le caractère inabouti du projet sioniste, avec la division de Jérusalem. Quant à lui, le passé dramatique fondant la légitimité de l'État juif est rappelé lors de passages à Yad Vashem, dont l'importance va aller croissante, avec dépôt de gerbes, recueillement, inscription dans le livre d'or². Discutées, ces visites inaugurent également un rituel: celui des protestations à leur encontre, émanant de la droite israélienne ou de groupements de survivants de la Shoah refusant tout contact avec l'Allemagne.

L'année 1965 est marquée par l'établissement des relations entre les deux pays, qui mène à l'envoi en Israël d'un diplomate atypique, a priori peu fait pour le poste. L'ancien officier de la Wehrmacht Rolf Pauls est le symbole d'une Allemagne dont Israël ne veut guère; il illustre selon l'auteure un manque de tact de la part de l'Auswärtiges Amt, ou, pour le moins, la volonté de rejeter toute moralisation, d'aller dans le sens de la normalisation. Alors que des heurts accompagnent l'installation de Pauls, qui devient »visiteur permanent« en Israël, la nomination de son homologue Asher Ben Nathan ne fait guère de remous. La dernière visite de cette première période est celle de Konrad Adenauer: visite privée, elle est toutefois hautement politique et symbolique. L'ancien chancelier réalise un pèlerinage à tous les sens du terme, effectue un voyage qu'il n'a pas voulu faire auparavant, lui qui s'était refusé à établir les relations diplomatiques entre son pays et Israël. C'est au cours de ce séjour qu'il rencontre pour la deuxième et dernière fois Ben Gourion, lui aussi en retraite. Consécration, aboutissement, cette visite est également une remise en cause de sa vision lénifiante des choses. Comme le lui indique vertement le Premier ministre Eshkol dans un très peu diplomatique toast, la *Wiedergutmachung* ne peut servir à tirer un trait sur le passé; et son passage à Yad Vashem confirme la place de ce passé dans les relations entre les deux pays.

La fin des années 1960 et le début des années 1970 marquent une stabilisation. Après sa victoire

² L'auteur va même jusqu'à écrire à leur propos: »Ein Besuch in Yad Vashem übte meist die gewünschte emotionale Wirkung auf die deutschen Gäste aus, die aus der Sicht der israelischen Gastgeber eine positive Grundlage für die folgenden Wirtschaftsverhandlungen schuf« (p. 265). Nous avons pu revenir récemment sur la portée de ces visites à Yad Vashem, avec une étude sur le temps long: Dominique Trimbou, *Yad Vashem – Die Shoah und die historische Verantwortung Deutschlands*, dans: Corine Defrance, Ulrich Pfeil (dir.), *Verständigung und Versöhnung. Deutschland nach dem »Zivilisationsbruch«*, Francfort/M. 2016, p. 227–244.

foudroyante lors de la guerre des Six Jours, Israël semble asseoir sa sécurité. La nouvelle donne doit permettre d'aller dans le sens voulu par Adenauer (surmonter le passé) et d'intégrer Israël dans le contexte global du Moyen-Orient. Les visites de hauts responsables ouest-allemands s'effectuent désormais officiellement, les deux États entretenant des relations classiques. L'évolution politique fédérale mène au pouvoir de nouvelles personnes, de gauche. Cette évolution devrait simplifier les choses. Dans la pratique cela n'est pas vraiment le cas. Willy Brandt est le premier chancelier fédéral à se rendre officiellement en Israël, en juin 1973. A priori, cette visite a tout pour réussir: sa personnalité, son récent voyage à Varsovie, où il a accompli sa gémification, son passage est attendu, en particulier sa visite à Yad Vashem, incontournable dans le protocole israélien. Dans la réalité, sa visite est marquée par le lourd passif de la prise d'otages sanglante de Munich, et Brandt souhaite exercer désormais une politique moyen-orientale »équilibrée«, rendue nécessaire par une question palestinienne plus urgente depuis 1967 et l'occupation des territoires. Une politique qui s'inscrit dans celle de l'Europe commune, menée par la France, mais qui est refusée par Israël. Méir met en avant les obligations du passé et de l'avenir: les six millions de Juifs manquants poussent à exiger que la RFA fasse de l'appui à Israël un élément de sa raison d'État.

C'est dans la logique de cette visite que Brandt synthétise la complexité du rapport germano-israélien, le qualifiant de »relations normales au caractère particulier«. Des rapports qui entrent dans leur vitesse de croisière, comme l'atteste la contre-visite de Yitzhak Rabin en RFA en juillet 1975. En parallèle on note l'accroissement de visites de parlementaires, de groupes de jeunes, des manifestations culturelles et des passages d'intellectuels ouest-allemands (Günter Grass). Ces échanges ont lieu entre personnes de confiance (l'auteure évoque notamment la figure d'Annemarie Renger, présidente du Bundestag, qu'elle comprend comme plus compassionnelle, parce que femme), même si les Israéliens s'inquiètent de la montée de l'antiisraélisme en RFA, à l'extrême droite ou à l'extrême gauche.

La période finale de l'ouvrage de Hestermann souligne la sensibilité continuée du sujet des visites. Avec l'élection de Menachem Begin, en 1977, c'est non seulement un bouleversement politique qui s'opère en Israël, mais aussi une potentielle remise en cause du statut des relations germano-israéliennes: l'homme fort du Likoud est un ancien et durable opposant à la politique de rapprochement avec Bonn. Pour lui, si des relations doivent se poursuivre, il ne peut qu'être question de les placer sous le signe de la morale, et non de la normalité, voulue par les nouveaux dirigeants ouest-allemands. Ces conceptions affichées très fortement suscitent un refroidissement. Invité, Helmut Schmidt ne se rend pas en Israël du temps de son mandat de chancelier, lui qui noue des relations militaires avec des pays arabes perçus comme ennemis mortels par Begin. Son successeur, Helmut Kohl, visite certes Israël en 1984, après le retrait de Begin, mais son passage est sous le signe du »premier« Kohl, homme des gaffes et de l'expression malheureuse de la »grâce de la naissance tardive«, qu'il va jusqu'à répéter sur place. Pour lui, même s'il effectue le traditionnel

passage à Yad Vashem, s'il faut se souvenir du passé, il faut également regarder ensemble vers l'avenir. Au total, une visite en demi-teinte, avec profond décalage de vues entre les interlocuteurs, les uns semblant vouloir se débarrasser du passé, les autres voulant en faire la base des relations. C'est seulement le discours de Richard von Weizsäcker, le 8 mai 1985, qui permettra de rétablir la sérénité quant au traitement du passé allemand.

L'étude de Jenny Hestermann a le mérite d'incarner les relations germano-israéliennes, en mettant l'accent sur leur dimension personnelle. Il pourra lui être reproché d'être parfois trop proche de la thèse dont elle émane. Une version vraiment retravaillée lui aurait permis d'éviter certaines erreurs historiques. Ainsi, la mission israélienne de Cologne n'a jamais été tenue secrète (p. 27). Il n'existe aucune preuve d'une mise au ban de l'Espagne par des rabbins après 1492 (p. 28). La description qu'elle donne du début des négociations germano-israéliennes, au début 1952, correspond à la signature de l'accord de réparations qui en découle, à l'automne suivant (p. 37). Elle veut prétendre que dans l'exercice des visites en Israël les hommes politiques ouest-allemands brillent par leur méconnaissance des langues étrangères: l'exemple de Carlo Schmid, sur lequel elle s'appuie, est particulièrement mal choisi, lui-même étant polyglotte. En ce qui concerne les relations militaires germano-israéliennes, elle inscrit au programme des pourparlers de 1965 des armements dont il n'est en fait question qu'au début des années 1990 (p. 100). L'engagement ouest-allemand pour la sécurité d'Israël est-il déjà au programme de la visite – privée – de Theodor Heuss (p. 76)?

Alors que certains développements peuvent paraître quelque peu hors sujet (les missions de Birrenbach en Israël au printemps 1965 sont-elles à mentionner si longuement?), certaines analyses pèchent par imprécision, voire par naïveté (description de l'état d'esprit respectif lors de l'établissement des relations, 1965, quelque peu manichéenne, p. 119). Lorsque l'auteure ne franchit pas le pas de jugements de valeur qui n'ont pas leur place ici. Certaines analyses ne nous semblent guère fondées: certes la personnalité de Kurt Georg Kiesinger pose problème, mais il n'est pas boycotté *stricto sensu*: Ben Gourion ne lui rend-il pas visite au moment des obsèques d'Adenauer, en 1967, en compagnie du ministre des Affaires étrangères Abba Eban (p. 147)? Et l'étude pourrait gagner par le recours au comparatisme, par exemple en mettant en parallèle les très tendues visites d'hommes politiques autrichiens (Kreisky, en 1974).

La présence d'un cahier iconographique enrichit certainement le propos, mais certaines légendes sont plutôt approximatives. La consultation enfin de certaines contributions historiographiques récentes auraient permis à Jenny Hestermann d'étayer encore sa démonstration.